

L'ÉTREINTE MORTELLE DE L'ORCHIDÉE

— Thriller —

ROMAN

**L'ÉTREINTE MORTELLE
DE L'ORCHIDÉE**

Daniel ROUET

ECHO Editions
www.echo-editions.fr

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est interdite (Art. L 122-4 et L 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1er juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction Artistique : Émilie COURTS

Photo de couverture : EC Média

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-38102-456-1

À mes enfants...

Où qu'ils soient...

Prologue

Il existe, aux confins de notre planète, au cœur des hauteurs glacées de la chaîne himalayenne, à l'endroit même où la terre et le ciel se confondent, une orchidée à la beauté envoûtante. Dans cet univers figé, fait de glace et de roc, hors de toute vie, oubliée des dieux, loin de la folie des hommes, elle attend...

Durant des jours, des mois, réduite à l'état larvaire et glacé, elle hiberne. L'hiver finissant, comment fait-elle pour percer l'étau de glace et de roc qui l'enserme ? Nul ne le sait. La légende rapporte qu'elle n'écloît et ne vit que quelques jours seulement. Le vent qui balaie les cimes raconte à son endroit des histoires qu'aucune oreille ne peut ouïr. Enracinée à son rocher, elle attend...

Les neiges forment un écrin immaculé à sa beauté que rien ne peut altérer, sauf, peut-être, l'ombre d'un nuage, planant au-dessus des cimes.

Autour d'elle, rien ne bouge. Les gisants de pierres, perdus dans la nuit des temps, dorment pour l'éternité. L'oreille aux aguets, guette dans le silence, le bruit de l'éboulis, annonciateur de l'avalanche. Au fil du temps qui n'a plus cours, elle attend...

Elle attend qu'une main anonyme vienne l'arracher de son sérail de pierres. Elle sait que son heure viendra, car tel est son destin, elle l'attend...

1.

Patna, nord-est de l'Inde, province du Bihar, 4 h 30 du matin

Le mammifère – un rat noir de fort belle taille –, le museau sous le vent, humait. Ses petits yeux ronds et noirs, semblables à des têtes d'épingle, scrutaient les ténèbres. Son odorat surdéveloppé possède, par atavisme, le don d'isoler et de reconnaître une odeur, parmi des millions d'autres. Celle qu'il venait de flairer exhalait précisément un relent de danger. Sur son corps, les zébrures des cicatrices, laissées par les chiens ratiers ou les chats sauvages, témoignaient de sa vaillance. Il ne se connaissait qu'un seul prédateur : l'homme ! L'odeur qu'il respirait était précisément celle d'un homme. L'étrangeté, c'est qu'elle n'avait pas son apparence. Un frisson parcourut son pelage. Il voulut décamper, mais une peur qui lui était inconnue le paralysa. Il s'immobilisa, tapi dans le noir, face au danger...

*

Tarik extirpa son corps moite de sueur du galetas qui lui servait de litière. Du haut de ses neuf ans, assis sur le rondin de bambou qui composait le rebord du lit, le regard dans le vague, il fixa le sol. Les plantes de ses pieds effleuraient à peine la terre battue. Il avait mal

dormi. Il se frotta les yeux. L'humeur qui les recouvrait disparut. À moitié réveillé, la tête embrumée par une nuit agitée, il s'interrogea : « *Quelle heure peut-il bien être ?* » Il retint sa respiration, quêtant dans le silence de la mesure, d'improbables indices. Venus du dehors, les rayons des bicyclettes, qui emplissaient les ruelles de leur musique métallique, lui apportèrent un semblant de réponse. Il était tôt. Une nuit précaire s'attardait langoureusement sur Patna. Drapée dans son manteau gris, une aube clandestine s'approchait à grands pas.

Le garçonnet sauta prestement du lit. Sur la pointe des pieds, en silence, il traversa l'unique pièce de la mesure, jusqu'à la porte d'entrée. Le nez collé à la toile de plastique, qui faisait office de fenêtre, il scruta les ténèbres. Au cœur de la nuit, une armée d'ombres : Cireurs de chaussures, vendeurs de tabac à chiquer, prêteurs sur gages, barbiers et autres petites mains, rejoignaient furtivement leurs échoppes. Dans une uniformité sans nom, confectionnées de bric et de broc, elles se fondaient pleinement à la misérabilité des taudis. La moiteur étouffait les rues de sa présence malade. À couvert d'une ruelle obscure, une troupe de mendiants et de prostituées, se chamaillait l'angle d'une rue. Dans un rôle chargé de puanteur, la nuit, petitement, rendait l'âme. Les rêves se dissipaient. Un quotidien sordide s'installait. Son *Jhugi*,¹ le plus gros de Patna, s'éveillait mollement.

Mahina se tourna dans sa couche en geignant. La sœur cadette de Tarik partageait avec Mina, Sana et Bao, leur jeune frère, la même paillasse que Tarik. Ce dernier redoubla d'attention, afin de ne pas réveiller la fratrie endormie. Avec la souplesse d'une liane, il se glissa

¹ Bidonville.

sous le galetas. À tâtons, il saisit ses tongs, puis, une sandale dans chaque main, il s'éclipsa discrètement jusqu'à la porte du taudis. Quelques bicoques plus loin, Keya l'attendait. Au passage, il trempa ses lèvres, dans un bol de *Banana Lhass*², qui traînait au bord de la table. Il s'empara de deux chapatis³, d'une orange verte, se débarbouilla, avec le peu d'eau qui restait dans le broc, et sortit dans la ruelle. Un grand sac en toile de jute, avachi près de la porte d'entrée, semblait en garder l'accès. Il s'en empara, jaugea sa contenance, et se jura de le remplir avant la fin du jour.

Keya n'était pas réveillée. Sa mesure, composée en grande partie de toile et de bambou, recouverte de tôle ondulée, voisinait celle de Tarik. Le garçonnet se hissa sur un bidon tout cabossé, et tapota discrètement au carré de carton, qui remplaçait le carreau. Le rideau de toile de jute s'écarta. Une petite bouille ronde, aux cheveux frangés, aussi noirs que les plumes d'un geai, apparut. C'était Keya. Elle posa son index sur le fil de ses lèvres, afin d'enjoindre son visiteur au silence, et à la patience.

L'attente de Tarik ne dura guère. Au bout d'une poignée de minutes, vêtue d'un sari jaune du plus bel effet, Keya rejoignit son compagnon. Elle resplendissait. Sidéré par la beauté et par l'aplomb affiché par sa jeune compagne, Tarik s'esclaffa :

— Keya, que fais-tu ? Tu n'as pas le droit de porter ce Sari !

— Et pourquoi, s'il te plaît ?

² Boisson traditionnelle le « Banana Lhassi » est une sorte de milk-shake à la banane originaire du Punjabi

³ Galettes de pain.

— Ce ne sont que les femmes mariées qui portent le sari, pas les « *Joujongs* ».

— Oublierais-tu qu'on s'est marié hier ?

— C'était pour rire, voyons !

Keya prit des airs de diva contrariée. Lèvres pincées et œil noir, elle toisa Tarik, en laissant échapper un cinglant :

— Pour toi, peut-être. Pas pour moi !

— Ne te mets pas en colère, je ne voulais pas t'offenser ! Je m'en voudrais qu'on te cherche querelle pour un vêtement !

— Tu es là pour me protéger, non ? Ne t'inquiète pas, j'ai de quoi me changer dans mon sac.

— Ah bon, voilà qui me rassure. Je ne t'ai pas vexée au moins ?

Keya tourna les talons. Elle s'amusait du désarroi de son jeune compagnon. Drapée dans son sari jaune moutarde, dans une posture théâtrale, elle fit mine de s'éloigner.

— Trop tard, c'est fait !...

Tarik, ennuyé, la rattrapa.

— Que dois-je faire, pour me faire pardonner, petite princesse ?

— Princesse ? Tu te moques de moi ?

— Pas du tout ! Regarde bien ces mains, Keya ! Un jour, elles te construiront un palais. Un palais immense, couvert d'or et de